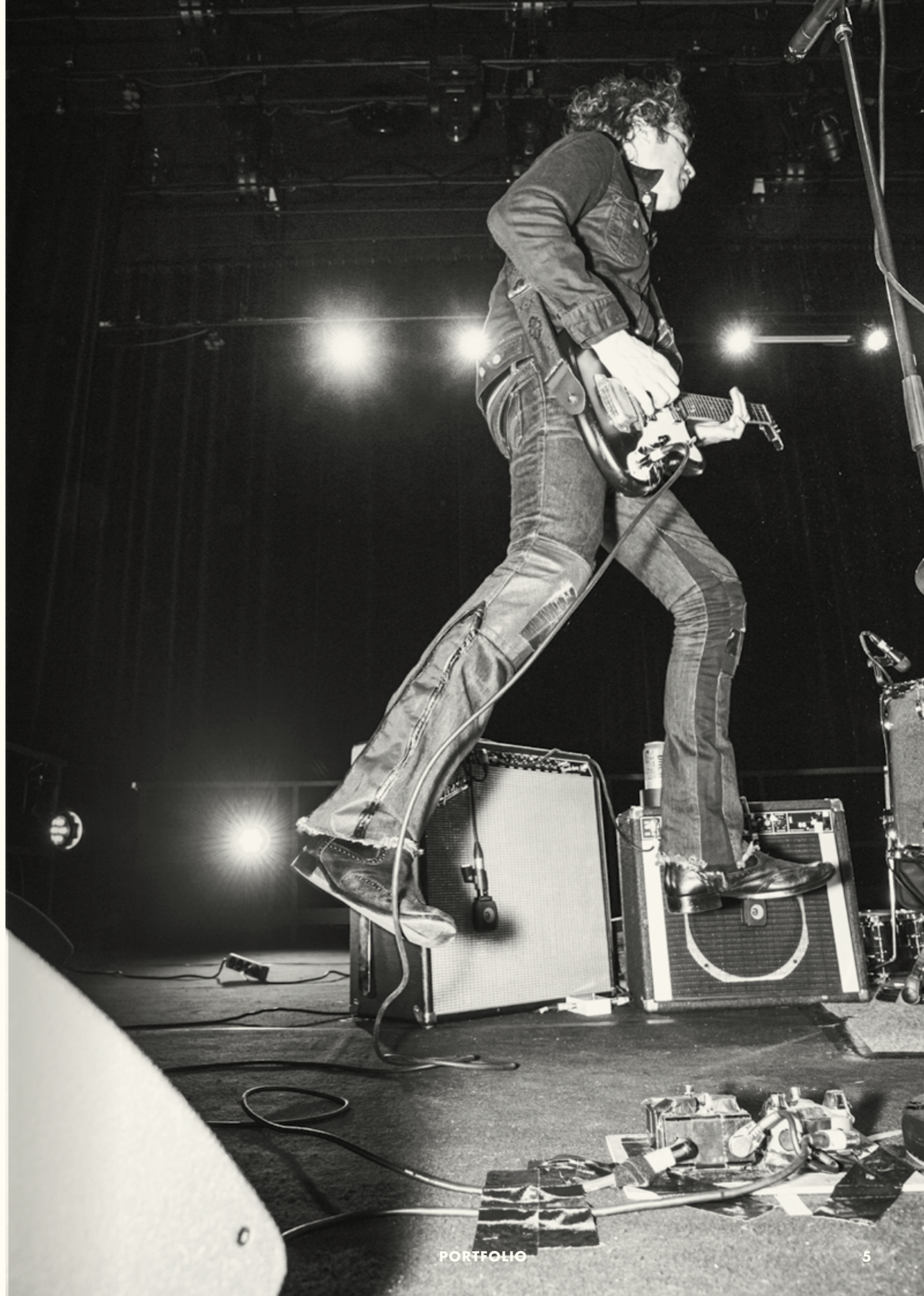


JESSICA CALVO



PORTFOLIO





JESSICA CALVO





JESSICA

Il y a dans les photos de Jessica Calvo une façon de ne pas raconter seulement la musique, mais aussi la vibration humaine qui la fabrique. Chez elle, l'image n'est pas un trophée arraché au hasard : c'est un geste précis, une respiration, une manière de s'immerger dans un univers pour en extraire la vérité brute. Alors, rien d'étonnant à ce que son histoire personnelle soit traversée d'épreuves, d'accidents, de détours, de nuits blanches et de concerts vécus comme des révélations.

CALVO

Par
Matthieu Choquet

L'ŒIL IBÉRIQUE

Photographies
de Jessica Calvo

UN MAL POUR UN BIEN

Derrière cette signature aujourd'hui bien identifiée sur la scène hexagonale, il y a une adolescente de Saragosse, appareil jetable constamment dans la poche, impatiente de descendre récupérer ses développements dans l'échoppe du photographe au bas de l'immeuble de ses parents. « À chaque fois, j'étais hyper excitée de voir ce que ça allait donner » se souvient-elle. On imagine parfaitement la scène : une porte en verre qui grince, l'odeur chimique du laboratoire, un moustachu à peine aimable derrière le comptoir, un suspense intenable contenu dans un ticket qu'il fallait lui rendre quelques jours plus tard. Un rituel fondateur.

Jessica grandit dans un environnement où l'art circule naturellement. Son père travaille en radio, puis devient danseur. La maison résonne de musiques diverses et, très vite, la jeune fille comprend qu'elle se nourrira de cette sensibilité-là. Pourtant, ce n'est pas qu'un héritage familial qui déclenche sa vocation, mais aussi ce choc frontal avec l'univers d'Alberto García-Alix - figure tutélaire de la Movida Madrileña - dont les portraits noirs et crasseux vont devenir son repère esthétique. « Je voulais être comme lui : faire des portraits, photographe des concerts, des gens différents, marginaux » confie-t-elle.

Mais l'Espagne des années 2000 n'offrant pas encore de place pour ce genre de trajectoire, on lui conseille de choisir un métier plus classique. Elle tente donc la comptabilité. Mauvaise pioche. Des petits boulots suivront, avec leur lot de frustrations, un sentiment d'étouffement... Jusqu'à ce coup du sort qui va tout remettre en question : un accident qui manque de la laisser paralysée. Suivent une opération lourde, un an de convalescence, et cette idée qui la traverse comme une évidence : il n'y aura plus de compromis. « C'est là que j'ai décidé de ne plus m'embêter à faire des choses que je n'aime pas, d'aller vers ce qui me passionne » dit-elle. La douleur deviendra alors un catalyseur. Oui, les cervicales la feront souffrir, notamment après de longues heures à retoucher ses photos sur ordinateur, mais elles lui rappelleront aussi ce moment où sa vie a pris un virage fondateur.

Elle s'inscrit alors à l'Académie Spectrum de Saragosse, convaincue d'y découpler ses capacités techniques, mais en ressort avec un sentiment mitigé. « Honnêtement, je n'y ai pas appris grand-chose, si ce n'est des techniques de base, puisque je faisais tout en mode automatique jusque-là... » admet-elle. Pas de révélation théorique donc, mais une certitude grandissante : on apprend la photo en la vivant. Les concerts sans éclairage, les portraits improvisés, les commandes improbables, la rue, les salles, les rencontres sont autant d'expériences instructives qui la font avancer.

LE HASARD FAIT BIEN LES CHOSES

Son arrivée en France tient du hasard amoureux. Alors qu'elle cherche à déménager à Barcelone, puis rêve de Madrid en fantasmant ses scènes drag, burlesques, underground si chères à son idole, elle rencontre un musicien français qui l'attire à Grenoble. « J'étais à mille lieues de penser que je finirais en France » rigole-t-elle. Ne parlant pas la langue, elle fait des ménages chaque matin. Le soir, elle écume toutes les salles de la ville, appareil en bandoulière, puis se fait repérer à force d'obstination. Elle obtient des accréditations, enchaîne les concerts, shoote à tout va pour vivre. « C'était ma façon de m'exprimer, à moi qui ne parlais pas la langue » se rappelle-t-elle avec nostalgie. Encore aujourd'hui, ce sont ces photos-là qui gardent pour elle une signification unique.

Vient alors le moment d'exposer, toujours à Grenoble, en mettant seulement en lumière les artistes locaux : un coup de projecteur qui incitera les musiciens de la ville à faire appel à elle pour enrichir leur press-kit. Puis un jour, un certain The Hacker lui achète une photo. « C'est là que j'ai pris conscience que les gens s'intéressaient à mon travail. Ça changeait de l'avis des copains qui, de toute façon, disaient toujours que ce que je faisais était bien (rire). » Cette fois, le déclic est bien réel : Jessica Calvo devient photographe professionnelle, et peut enfin envisager de (sur)vivre de sa passion. Comme beaucoup d'artistes, les mois fastes alternent avec les creux abyssaux, elle se diversifie, s'adapte même au besoin des entreprises, mais sans jamais renoncer à son instinct musical et rock, son ADN créatif.

NI TROP TÔT NI TROP TARD

Longtemps, l'esthétique de Jessica est marquée par le noir et blanc, héritage direct de García-Alix. Une manière de resserrer l'image autour de sa sensibilité, comme des émotions qui la traversent. « A la base, la photo sort toujours en couleur » explique-t-elle avant de poursuivre : « Je choisis de la passer ou non en noir et blanc en fonction de l'environnement, de ce que je perçois ». Récemment, la couleur grappille d'ailleurs du terrain dans ses archives : des atmosphères psyché, des ambiances lumineuses, des sourires de Mexicains dans les rues de Chicago sont autant de scènes qui, dit-elle, ne peuvent être qu'en couleur.

Sa singularité ? Elle la résume avec hésitation, presque à contrecœur : « C'est compliqué pour moi de définir mon style ». Et pourtant, il est là, reconnaissable : un univers résolument rock, nourri par une sensibilité exacerbée, par un regard qui cherche moins la performance que la justesse. Chez elle, pas de mitraillage systématique : elle guette, écoute, ressent, s'accorde une photo par moment clé, pas davantage. « J'observe, je me mets dans la musique et je choisis le bon moment » explique-t-elle. Comme avec Capsula, John Dwyer des Osees, The Darts... Des rencontres mémorables où l'anglais approximatif n'est jamais un frein, juste un détail amusant qu'elle compte bien estomper au fil des cours qu'elle suit actuellement.

UNE EXPÉRIENCE PHYSIQUE

Et puis il y a cette photo, celle qu'elle garderait si elle devait n'en sauver qu'une. Londres. Les Osees. John Dwyer en état de grâce, sauvage, radieux, déchaîné. « C'était le meilleur concert de ma vie ! » crie-t-elle. Ce soir-là, la salle explose, l'énergie déborde, l'instant dépasse le simple cliché. « Je la choisirais plus pour le souvenir que pour la photo en elle-même. Quand je suis rentrée, je n'ai même pas pu dormir ! ». Cette anecdote résume peut-être mieux que tout le travail de Jessica Calvo : la photographie comme une expérience physique, comme une manière de se tenir aussi près de ceux qui la jouent que de ceux qui l'écoutent.

Aujourd'hui, ses photos continuent de circuler, de s'exposer, de se transmettre. Elles portent les nuits de Grenoble, les scènes espagnoles imaginées, les salles anglaises fantasmées, les planches françaises conquises. Elles racontent une femme qui, au lieu de plier, a choisi de tracer son propre chemin, a transformé la douleur en trajectoire, l'accident en élan, la musique en langage.

M